



# GLOTTOPOL

Revue de sociolinguistique en ligne  
n°32 – juillet 2019

**Gltopolítica - Langage et luttes sociales  
dans l'espace hispano-lusophone** [édition  
bilingue : *Lenguaje y luchas sociales en el  
espacio hispano-lusófono*]

Numéro dirigé par Elvira Arnoux, José del  
Valle, Alexandre Duchêne

## SOMMAIRE - ÍNDICE

- Elvira Arnoux, José del Valle, Alexandre Duchêne : *Glottopolitique – gltopolítica : circulation, appropriation et expansion d'une lecture sociale du langage.*
- Elvira Arnoux : *La Glottopolitique : les transformations d'un champ disciplinaire* (1<sup>re</sup> édition 2000), traduit de l'espagnol par Isabelle Laroche.
- José del Valle : *La perspective glottopolitique et la normativité* (1<sup>re</sup> édition, 2017), traduit de l'espagnol par Caroline Dubois.
- Louis Guespin & Jean-Baptiste Marcellesi : *Hacia la gltopolítica* (1<sup>ra</sup> edición : 1986), traducido del francés por José del Valle.
- Pablo Albertoni : *Reivindicaciones gltopolíticas en espacios de tensión: la frontera uruguayo-brasileña.* Traduction en français par Iván Jiménez : *Revendications gltopolitiques dans des espaces de tension : la frontière uruguayo-brésilienne.*
- Diego Bentivegna : *Poliglofías americanas. Fantasmagorías gltopolíticas en Ricardo Rojas y Roberto Lehmann-Nitsche.* Traduction en français par Clara Mortamet : *Polyglophies américaines. Fantasmagories gltopolitiques chez Ricardo Rojas et Roberto Lehmann-Nitsche.*
- Carolina Chaves O'Flynn : *Lengua, política y moral: Intervenciones gltopolíticas de Félix Restrepo, S. J. durante el siglo XX en Colombia.* Traduction en français par Céline Alcade : *Langue, politique et morale : interventions gltopolitiques de Félix Restrepo, S. J. durant le XX<sup>e</sup> siècle.*
- Xoan Carlos Lagares : *Linguistas na berlinda: a polémica normativa no Brasil.* Traduction en français par Patricia Lambert : *Des linguistes sur la sellette : la querelle normative au Brésil.*
- Daniela Lauria : *La institucionalización de la política lingüística panhispanica hoy. Tensiones por la "Marca España.* Traduction en français par Francesco Screti avec la collaboration d'Isabelle Affolter : *L'institutionnalisation de la politique linguistique panhispanique aujourd'hui. Tensions pour la « Marca España [marque espagne] »*
- Mariela Oroño : *La RAE y los intelectuales americanos de fines del siglo XIX: el caso del uruguayo Juan Zorrilla de San Martín.* Traduction en français par Jean Le Dû : *La Real Academia Española [RAE] et les intellectuels latino-américains de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle : le cas de l'Uruguayen Juan Zorrilla de San Martín.*

### Compte-rendu

- Marisa Cavalli : *La langue et le clocher – Les enseignants de français en Italie et d'italien en France*, de **Merlo, J.-O.**, 2018, Paris, L'Harmattan, 234 p. ISBN : 978-2-343-15815-0

# **LA REAL ACADEMIA ESPAÑOLA [RAE] ET LES INTELLECTUELS LATINO-AMÉRICAINS DE LA FIN DU XIX<sup>E</sup> SIÈCLE : LE CAS DE L'URUGUAYEN JUAN ZORRILLA DE SAN MARTIN**

**Mariela Oroño**

**Universidad de la República, Uruguay**

*Traduit de l'espagnol par Jean Le Dû*

## **1. Présentation**

Au cours du dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle, l'Espagne entreprit une série de démarches glottopolitiques destinées à raviver ses liens avec ses anciennes colonies. Au nombre de celles-ci la création d'académies correspondantes de la Real Academia Española et la nomination d'académiciens latino-américains afin de resserrer ses liens culturels et linguistiques avec ces pays. À cette époque, les jeunes États latino-américains étaient en plein processus de construction nationale, ce qui les amenait à redéfinir leurs frontières politiques, culturelles et linguistiques tant avec l'ex-métropole qu'avec les autres pays d'Amérique hispanique. À cet effet, il est utile de réfléchir aux raisons qui ont poussé les intellectuels des pays d'Amérique hispanique de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle à légitimer l'autorité de la RAE en participant aux actions proposées par cette institution et à la façon dont ils ont concilié cette position de soutien à l'Académie, promotrice d'un modèle culturel, identitaire et linguistique monoglossique hispanique, avec la revendication de l'émergence d'une identité nationale. Dans ce travail, je propose d'aborder cette problématique à partir de l'expérience uruguayenne en étudiant le rôle d'un éminent intellectuel uruguayen de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle : Juan Zorrilla de San Martín.

## **2. L'Espagne et ses liens avec l'Amérique hispanique à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Le rôle de la RAE**

Dans le dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle, l'Espagne traversait une profonde crise économique, sociale et politique<sup>1</sup>. Face à cette situation, le gouvernement espagnol lança une série

---

<sup>1</sup> Elle a perdu ses dernières colonies (Cuba et Porto Rico) lors des guerres avec les États-Unis, un pays qui commençait à se positionner sur la scène internationale. Par rapport au reste des pays européens, elle était clairement désavantagée en ce qui concernait le processus d'industrialisation. Sur le plan interne, des

d'initiatives destinées à densifier les réseaux de communication avec ses anciennes colonies et à y rétablir sa présence, afin de renforcer ses liens culturels et commerciaux avec ces pays. La RAE joua un rôle central dans leur concrétisation, soit indirectement, en raison des liens politiques de ses membres avec le gouvernement et la monarchie, soit directement, en prenant elle-même des mesures politico-linguistiques.

Le Ministre d'État Segismundo Moret (qui sera nommé membre de la RAE en 1894) encouragea particulièrement les relations avec l'Amérique hispanique. Dans une circulaire de 1886 qu'il adressait aux ambassades espagnoles dans cette région, il évoquait : « Le maintien de relations constantes et la franche amitié offerte aux Représentants des pays d'Amérique hispanique, auxquels il faut montrer à cette occasion et dans tous les domaines de la vie sociale la préférence affectueuse avec laquelle l'Espagne les considère, sera une des règles de conduite les plus constantes recommandée par le Gouvernement » (Bernábeu, 1987 : 28).

Des tentatives de développement des échanges commerciaux entre l'Espagne et l'Amérique hispanique, débouchèrent par exemple sur la création de la *Compañía Transatlántica Española* (1881), propriété du Marquis de Comillas. La *Unión Iberoamericana*, fondée en 1885 (1885-1936), ouvrit des succursales dans les principales villes d'Amérique hispanique grâce à des appuis diplomatiques. Parrainée par le Ministre d'État Moret et financée par des fonds publics et privés (principalement par le Marquis de Comillas), elle avait des intérêts économiques et commerciaux clairs (Universidad Nacional de Andalucía 2013). Beaucoup de ses membres latino-américains étaient correspondants de la RAE, comme Juan Zorrilla de San Martín, ou bien appartenaient aux académies latino-américaines, comme Francisco Sosa Escalante, membre de la *Academia Mexicana de la Lengua*. En 1888, deux initiatives destinées à améliorer l'image internationale de l'Espagne furent mises en œuvre : la *Exposición universal de Barcelona* et le *Museo y Biblioteca de Ultramar* (Musée et Bibliothèque d'Outre-Mer) (Bernábeu, 1987).

L'année 1892 fut particulièrement fructueuse, quand l'Espagne organisa un ensemble de manifestations destinées à commémorer le quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique. La venue de délégués de huit pays d'Amérique hispanique, plus les efforts déployés lors des différentes manifestations pour susciter des discours unitaires fondés sur l'intérêt mutuel contribuèrent à promouvoir les relations avec ces pays. Selon Bernábeu (1987), Antonio Cánovas del Castillo, président du Conseil des ministres de l'époque et également membre de la RAE depuis 1867, fut le principal promoteur de ces commémorations. Le Congrès littéraire hispano-américain se distingua parmi ces activités réalisées dans la mesure où il était centré sur le thème de la langue<sup>2</sup>.

Ce Congrès, organisé par l'Association des écrivains et artistes espagnols, avait pour finalité (ainsi qu'en témoignent les thèmes proposés) de proclamer et de défendre l'unité de la langue espagnole comme outil essentiel pour le renforcement culturel et économique de la communauté hispanophone. Dans ce cadre, le Congrès décida dans ses résolutions que la RAE constituerait l'unique autorité en matière d'aménagement linguistique.

La direction du congrès était assurée par Gaspar Núñez de Arce qui, en plus d'être président de l'Association et sénateur à vie de l'Espagne depuis 1886 était membre de la RAE depuis 1874. De ce fait, souligne Clavería (2003), beaucoup des sujets qui y étaient traités étaient très proches de ceux abordés lors des sessions de la RAE consacrées à la révision de la douzième édition du dictionnaire de l'Académie (1884-1899), dont certains membres, comme Eduardo Benot, Francisco Commelerán y Gómez, Francisco de Paula Canalejas et Antonio María Fabié, participèrent effectivement au congrès.

---

mouvements nationalistes commençaient à se développer en Catalogne, au Pays Basque et en Galice (Bernábeu, 1987).

<sup>2</sup> Sur la pertinence glottopolitique de cet événement et les positions des membres du Congrès hispano-américain, cf. Vásquez, 2008 y Rizzo, 2016.

Cependant, l'initiative la plus fructueuse pour l'approfondissement des liens entre l'Espagne et l'Amérique hispanique fut la création de nouvelles académies correspondantes de la RAE et la désignation de membres latino-américains. Dans le dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle, les intellectuels espagnols prirent conscience de la nécessité pour l'Espagne de défendre l'existence d'une civilisation hispanique ayant son centre en Espagne, incarnée dans la langue espagnole (Del Valle et Gabriel Stheeman, 2004) et dont la gestion devrait naturellement être confiée à la RAE. Comme le souligne Süselbeck (2014 : 274), « la fondation des académies correspondantes, chargées de veiller à la préservation de la langue en Amérique sous les auspices de la RAE de Madrid, est, du point de vue espagnol, l'un des projets les plus importants dans la lutte pour le maintien de l'hégémonie culturelle hispanique dans les anciennes colonies ».

Les académies latino-américaines et leurs membres correspondants travaillèrent en collaboration avec la RAE et participèrent aux activités promues par cette institution, telles que le Congrès littéraire hispano-américain<sup>3</sup> et l'élaboration de la 13<sup>e</sup> édition du *Diccionario de la lengua castellana* (Dictionnaire de la langue castillane), non sans quelques désaccords entre académiciens des deux côtés de l'Atlantique. À cet égard, Clavería (2003) note que les Actes de la RAE rendent bien compte de la collaboration des académies mexicaine et vénézuélienne, tout en précisant que seuls les mots « qui désignent un objet d'Amérique hispanique et n'ont aucun autre nom en espagnol » seraient acceptés (*op. cit.* : 273). Ce critère ouvrit la voie à une sérieuse controverse entre quelques académiciens et Ricardo Palma, qui assistait à l'une des séances de travail en raison de sa présence à Madrid à l'occasion du congrès littéraire précité. Palma réclama l'intégration dans le dictionnaire d'une série de mots, ce qui suscita des vives polémiques (cf. par exemple Palma [1895], 2010 ; Clavería, 2003 ; De la Torre, 2014). Aucun des mots proposés ne fut accepté, ce qui fait que, de retour au Pérou, il publia son travail de manière indépendante (*Neologismos y americanismos*, 1895).

Le statut d'académicien correspondant avait été officialisé depuis 1859 afin de permettre l'intégration à l'Académie de personnes vivant à l'extérieur de la Cour espagnole. Parmi les premiers académiciens latino-américains correspondants figurent le Péruvien Felipe Pardo Aliaga (1861), le Mexicain José Joaquín Pesado (1861), les Vénézuéliens Andrés Bello (1861 ; dix ans avant sa nomination dans les fonctions d'académicien honoraire) et Cecilio Acosta (1869) ainsi que le Chilien José Victoriano Lastarria (1870) (Süselbeck, 2014)<sup>4</sup>.

Pour ce qui est des académies correspondantes dans les pays d'Amérique hispanique, la RAE en approuva les principes en 1870 en fixant les modalités et les conditions de leur création. Ainsi, il y était stipulé que si les académies correspondantes étaient autorisées à élire leurs membres, seule la RAE pouvait les désigner officiellement, que leurs statuts devaient correspondre à ceux de la RAE, et que si elles souhaitaient les modifier, elles devaient consulter la RAE (Süselbeck, 2014). C'est à cette époque que furent créées les académies de Colombie (1871), d'Équateur (1874) et du Mexique (1875). Au cours des années 1880, quatre nouvelles académies correspondantes furent créées : la vénézuélienne (1883), la chilienne (1885), la péruvienne (1887) et la guatémaltèque (1887) (Süselbeck, 2014), et le nombre des académiciens latino-américains s'éleva à 134 (Bernábeu, 1987).

<sup>3</sup> Parmi les participants figuraient Ricardo Palma (péruvien), Manuel María Peralta (costaricain), Juan Zorrilla de San Martín (uruguayen), Vicente Riva Palacio (mexicain), Federico Gamboa (mexicain) et Calixto Oyuela (argentin), académiciens correspondants de la RAE respectivement depuis 1878, 1882, 1885 et 1889 (Palma était également président de la *Academia Peruana de la Lengua* depuis sa création en 1887) et Francisco Sosa Escalante, membre de la *Academia Mexicana de la Lengua* depuis 1892).

<sup>4</sup> En tout état de cause, selon Guitarte et Torres Quintero (1968 dans Süselbeck, 2014), les intellectuels d'Amérique hispanique avaient commencé bien plus tôt à faire partie de la RAE, comme le Péruvien Diego de Villegas y Saavedra (1733), l'Argentin Ventura de la Vega (1845) et le Mexicain Fermín de la Puente y Apezchea (1850).

Dans un rapport de 1873 lançant le projet la RAE elle-même reconnut l'importance de la création d'académies correspondantes pour la consolidation des liens entre l'Espagne et l'Amérique hispanique en déclarant : « Par un moyen aussi simple [la fondation des académies correspondantes] l'Académie espagnole souhaitait et proposait donc de réaliser facilement ce qui est désormais complètement impossible par les armes et même par la diplomatie. L'Académie va renouer les liens de fraternité brutalement brisés entre Latino-Américains et Espagnols [...] » (in Süselbeck, 2014 : 273).

### 3. La RAE et les intellectuels latino-américains de la fin du XIXe siècle

À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, l'Amérique hispanique poursuivait la construction de ses États nationaux par un processus entamé dans les premières décennies du siècle, dans lequel les intellectuels jouèrent un rôle décisif en ce qui concerne la cohérence idéologique. Ce sont eux qui « fournirent les noms permettant un ancrage identitaire » et « construisirent par le discours l'unité désirée en posant des limites, en taillant dans le passé et en définissant l'altérité » (Arnoux, 2008 : 121). D'ailleurs, Altamirano (2008 : 10) rappelle que l'unification de l'État (consolidation du territoire, élaboration des lois, promotion de l'éducation publique) exigeait « des personnes *compétentes* capables de produire et partager des connaissances, qu'elles soient juridiques, géographiques, techniques ou statistiques » (*op. cit.* : 10) et des écrivains « susceptibles de produire des discours légitimes visant à susciter une alliance inconditionnelle des citoyens avec “leur” État — des récits sur la patrie et l'identité nationale — » (*op. cit.* : 10) en y intégrant les questions concernant la langue.

Au cours de la période suivant la séparation d'avec l'Espagne s'éleva une discussion entre les intellectuels créoles concernant le statut des variétés linguistiques latino-américaines par rapport à l'espagnol péninsulaire et aux spécificités des normes locales (Niño-Murcia, 1997). Le débat porta notamment sur la question de l'enracinement (Gallardo, 1978). C'est que le défi pour les intellectuels latino-américains était précisément de mettre en place une nouvelle tradition qui leur permettrait de redéfinir l'enracinement de l'espagnol dans les nouveaux États indépendants.

Leurs liens politiques mutuels et leurs rapports avec l'Espagne dépendaient en grande partie de leurs prises de position concernant la langue espagnole. Dans cette perspective, la discussion entre *américanistes* et *hispanistes* constituait un point de départ important pour la construction des identités des pays latino-américains, en ce qu'elle révélait les tensions qui marquaient le déroulement de cette période historique. Les américanistes, tout en adhérant initialement au romantisme, développèrent un discours critique et une rupture avec ce qui venait d'Espagne. Les hispanistes, en revanche, défendaient l'existence d'une civilisation hispanique dont le centre hégémonique était l'Espagne et dont les valeurs et les traditions s'incarnaient dans la langue espagnole (Niño-Murcia, 1997 ; Del Valle et Gabriel-Stheeman, 2004).

Cette tension commença peu après l'indépendance et se refléta — entre autres choses — dans les prises de position par rapport à la RAE. Ainsi, alors qu'à Buenos Aires on proposait la création d'une académie littéraire chargée de la gestion de la langue en Argentine (1823) et que Juan Bautista Alberdi critiquait l'établissement d'académies correspondantes (Blanco, 1991 ; Alfón, 2011), José Gómez de la Cortina favorisait pour sa part la création de la *Academia de la Lengua* au Mexique (1835) qui, sans fanatisme séparatiste, fut dissoute à la naissance de l'académie correspondante dans ce pays (Perales, 2000)<sup>5</sup>.

<sup>5</sup> Bien qu'il soit probable que les activités de l'académie mexicaine de 1835 aient été suspendues à plusieurs reprises en raison de troubles politiques, on sait qu'elle a été réinstallée en 1854 dans le but de corriger l'usage anarchique qui avait été fait de l'orthographe (Perales, 2000).

En Uruguay, des intellectuels envisagèrent de créer leur propre académie, mais cette idée ne se concrétisa pas. Pérez Petit (1918 : 49) se souvient que :

*De conversations entre Daniel et Carlos Martínez Vigil, entre Félix Bayley et Eduardo Pueyo (...), naquit le projet de fondation d'une Académie nationale qui, à l'instar de l'Académie espagnole aurait vocation à veiller sur la langue. Cet objectif, qui suscita des débats longs et intéressants au sein de ce groupe de passionnés et d'enthousiastes, conduisit même jusqu'à la rédaction d'une charte fondatrice, qu'eux-mêmes et quelques autres camarades signèrent, trouvant là le moyen de combler provisoirement leur envie d'agir, de faire quelque chose... Du reste, l'idée n'alla pas plus loin ; d'autant que les académiciens en herbe se rendirent compte qu'il était plus pratique de fonder une revue littéraire que de se réunir en conclaves pour veiller à la pureté et l'éclat de la langue.*

En fait, Daniel et Carlos Martínez Vigil, Víctor Pérez Petit et José Enrique Rodó fondèrent à cette époque la *Revista Nacional de Literatura y Ciencias Sociales*, publiée à Montevideo entre 1895 et 1897, qui devint rapidement une référence au sein de l'intelligentsia nationale et latino-américaine. Carlos Martínez Vigil, conservateur en matière de langue, mena dans ce magazine des débats idéologiques sur le langage (*debates ideológicos sobre el lenguaje*), (Blommaert, 1999) avec Fidelis del Solar (sur la réforme orthographique chilienne et la réforme orthographique de la RAE de 1883) et avec Ricardo Palma (sur la publication de ses *Néologismes et Americanismes*) (voir Oroño, 2016a et 2018). Cinquante ans plus tard, Martínez Vigil participa à la fondation de l'Académie nationale des lettres (ANL, 1943), dont il fut le vice-président<sup>6</sup>.

Après les premières décennies des indépendances, aucune nouvelle initiative ne fut prise visant à la création d'académies spécifiques en Amérique hispanique. La situation politique et sociale avait changé et, dans le dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle, les intellectuels latino-américains envisagèrent sous un angle différent le lien entre l'Espagne et la RAE. Ángel Rama souligne d'ailleurs (1998 : 45), que « l'on ne peut comprendre l'adhésion fervente des lettrés à la RAE (...) si l'on ne prend pas en compte leur situation minoritaire dans la société et leur attitude défensive dans un environnement hostile. La « cité de l'écriture » (*La Ciudad escrituraria* ; cf. Rama, *la ciudad letrera*) était cernée de deux cercles, linguistiquement et socialement ennemis, auxquels appartenait l'immense majorité de la population ». En fait, les académies correspondantes furent établies grâce au soutien d'éminents intellectuels d'Amérique hispanique. Un exemple en est Miguel Antonio Caro, promoteur — en même temps que d'autres académiciens correspondants de la RAE — de la *Academia Colombiana de la Lengua* (dont Caro fut le premier président ; Ennis, 2012). Quoi qu'il en soit, la reconnaissance par l'autorité académique ne fut pas unanime, elle avait des nuances et même des détracteurs : on connaît bien sur les deux rives du Río de la Plata le refus de Juan María Gutiérrez de devenir membre correspondant de la RAE en 1876 (Blanco, 1991)<sup>7</sup>. Rappelons aussi la controverse — déjà évoquée — de Ricardo Palma au sein de la RAE au sujet de la reconnaissance et de l'admission de nouvelles entrées dans le dictionnaire académique, et l'hostilité ouverte du péruvien Manuel González Prada envers l'institution, qui traitait la création des académies correspondantes comme un cas de « servilité internationale ». (González Parada, 1976 [1888], in Süselbeck, 2014 : 289).

Le désir de certains intellectuels latino-américains de construire une identité nationale fondée exclusivement sur l'héritage culturel colonial hispanique (en excluant totalement l'apport des indigènes et des immigrants non hispaniques) les amena à renouer ou à

<sup>6</sup> Sur la fonction politique et prescriptive de l'ANL, cf. Barrios, 2011.

<sup>7</sup> D'autres Argentins de la génération des 37, cependant, ont accepté la nomination, y compris Alberdi (cfr. Blanco, 1991).

approfondir leurs relations avec la « mère patrie », suscitant des discours rendant « l'union spirituelle » avec l'Espagne compatible avec leur propre souci de construction d'une identité nationale propre. Ce besoin de se tourner vers l'Espagne s'accrut vers la fin du siècle et eut également des conséquences sur les attitudes linguistiques des intellectuels, dont beaucoup adoptèrent des positions conservatrices sur la langue. Ce fut le cas de Juan Zorrilla de San Martín, comme nous allons le voir.

Par ailleurs, le fait que la RAE ait désigné certains intellectuels comme académiciens correspondants ou stimulé la fondation d'académies affiliées, ou que l'Espagne les ait invités à rejoindre l'Union ibéro-américaine ou à participer aux célébrations du centenaire, pour citer les événements mentionnés plus haut, démontre la place privilégiée de l'élite intellectuelle créole par rapport aux autres couches de la population, elle qui par son *habitus* (Bourdieu, 2001) ressemble davantage à son pendant espagnol qu'aux milieux populaires de leurs pays respectifs. Ces « prévenances » servirent également à établir des hiérarchies et des positions divergentes au sein du « champ intellectuel » (Bourdieu, 2002) latino-américain.

## 4. L'Uruguay à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et le rôle de Juan Zorrilla de San Martín<sup>8</sup>

### 4.1. L'État national et les intellectuels de la *génération des 80*. Juan Zorrilla de San Martín

Comme dans le reste des pays latino-américains, l'élite intellectuelle occupa en Uruguay une place prépondérante dans la construction de la nationalité. La discussion sur la langue dans un contexte d'enjeux nationalistes et normatifs mit en évidence la nécessité de se différencier, non seulement de l'Espagne, mais aussi des pays voisins (Brésil et Argentine), en écho aux circonstances qui conduisirent à la création de l'État uruguayen (Caetano, 1992). L'Uruguay est né en tant qu'État indépendant en 1828 en raison d'intérêts politiques extérieurs plutôt que par une volonté explicite d'indépendance nationale issue des Uruguayens eux-mêmes. C'est cette année-là que fut signée (sous l'arbitrage de l'Angleterre), la Convention Préliminaire de Paix entre le Brésil et les Provinces Unies du Río de la Plata, à la suite de quoi la Province Orientale se constitua en État indépendant. La création d'un pays sur le territoire uruguayen actuel était un moyen de résoudre le conflit entre l'Argentine et le Brésil en évitant la prééminence de l'un d'eux dans la région, et afin de favoriser les objectifs commerciaux de l'Angleterre, intéressée par l'accès à un port en eau profonde et aux fleuves pénétrant à l'intérieur du continent (Nahum, 1994 ; Caetano y Rilla, 1994). On ne peut en ces circonstances parler de l'existence à l'époque d'une nation clairement définie. La création de l'État uruguayen ne résultait pas des revendications d'une nation. On créa d'abord l'État, et ce n'est qu'ensuite que commença à se développer le sentiment national ; comme le souligne Caetano (1992 : 81), « l'Uruguay est né avant les Uruguayens, l'État a précédé la nation ». La délimitation des frontières politiques et linguistiques ainsi que l'homogénéisation culturelle et linguistique eurent une importance particulière pendant la période dite de *modernisation*, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle (Behares, 2007).

Pendant la première période de construction de l'État national uruguayen (1875-1900), les intellectuels de la *generación del 80* [génération des années 80] (Zum Felde, 1967) constituèrent une élite œuvrant dans les domaines de l'éducation, de l'histoire, des arts plastiques et de la littérature dans le but de créer l'imaginaire national fondamental du pays, avec des personnalités remarquables dans chacun des domaines mentionnés : José Pedro Varela, Francisco Bauzá, Eduardo Acevedo Díaz, Juan Manuel Blanes et Juan Zorrilla de San

<sup>8</sup> Les paragraphes 4.1. et 4.3. ont été élaborés à partir de Oroño, 2018.

Martín. Ils « inventèrent les repères et les mythes essentiels de l'Uruguay » (Ferré, 1991 dans Caetano *et al.*, 2000 : 21). Quant à l'attribution de ces intellectuels aux courants idéologiques *américanistes* et *hispanistes*, Carlos Rama (1982) place José Pedro Varela dans le premier et Juan Zorrilla de San Martín dans le second. Cependant, la position des américanistes uruguayens n'était pas très tranchée. En Uruguay, la rupture linguistique avec l'Espagne n'a jamais été proposée comme une alternative valable (Asencio, 2004), sauf dans certains genres littéraires, comme la littérature gauchesque (Rocca, 2003)<sup>9</sup>.

À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, l'Uruguay connaissait en outre un climat d'intense confrontation philosophico-religieuse entre les intellectuels de l'époque. Quatre forces s'opposaient : le catholicisme, le protestantisme, le spiritualisme rationaliste et le positivisme. Dans un premier temps, le différent opposa essentiellement les catholiques aux rationalistes, puis plus tard les catholiques aux positivistes (Ardao, 1971).

Juan Zorrilla de San Martín (1855-1931 — poète, essayiste, journaliste, avocat, homme politique, diplomate, professeur et académicien — était un intellectuel éminent de la *generación del 80* en Uruguay et un point de référence culturelle de la nationalité. Bien qu'il se fut formé à l'étranger dès son plus jeune âge et n'ait été introduit à la vie intellectuelle de l'Uruguay que juste après son retour au pays en 1878, il devint rapidement un dirigeant du renouveau du catholicisme uruguayen, fondant cette même année le journal *El bien público*, principal média catholique, seul journal de cette tendance, du moins à Montevideo, capitale du pays. En 1879, il obtint la Chaire de Littérature de l'Université de Montevideo (actuelle Université de la République), dont il fut révoqué en 1885 en raison de désaccords avec le gouvernement de Máximo Santos. En 1891, il fut nommé ministre plénipotentiaire en Espagne et au Portugal. En 1897, il fut également désigné par le gouvernement uruguayen ambassadeur extraordinaire près le Saint-Siège pour traiter de la création des nouveaux évêchés d'Uruguay. En 1898, il rentra au pays où il occupa temporairement la chaire de droit international public de l'Université. De 1905 à sa mort en 1931, il fut délégué du gouvernement au *Departamento de Emisión del Banco de la República* (Lauxar, 1955).

Comme on peut le constater, Zorrilla de San Martín était en Uruguay une voix autorisée non seulement dans le domaine intellectuel et littéraire, mais aussi dans le domaine politique, ce qui détermine la portée de ses discours dans la création des représentations sur l'État et la langue qui définissent l'imaginaire national uruguayen.

Zorrilla de San Martín fut pleinement reconnu de son vivant pour son importance en tant qu'intellectuel incarnant le sens patriotique. En 1879, lors de l'inauguration du Monument de l'Indépendance dans la ville de Florida, il lut *La leyenda patria* [La Légende de la Patrie], ce qui le consacra « poète de la patrie ». Cette œuvre, qui a accompagné de nombreuses générations d'écoliers uruguayens dans la célébration des anniversaires de leur patrie, est devenue un classique de la littérature nationale, tout comme *Tabaré* (1888) (Lauxar, 1955 ; Ramírez, 2001). Avec *La leyenda patria*, « le jeune poète se convertit en porte-parole lyrique » (Rocca, 2000 : 242) d'une revendication urgente qui animait toute la classe dirigeante : se démarquer de l'État argentin. Il devenait possible « d'éclairer sous un jour différent les événements et les symboles de l'autre rive du Rio de la Plata » (Rocca, 2003 : 75) en s'emparant de la figure de l'autochtone comme sujet littéraire au service de l'imaginaire nationaliste (De Torres, 2008 ; Rocca, 2000)<sup>10</sup>. Dans *Tabaré* (1888), dont le

<sup>9</sup> Pour une étude sur les américanistes romantiques uruguayens de la *generación del 40* et leur lien avec ceux de la *generación del 37* argentins, cf. Rocca, 2003; Asencio, 2004; Samson, 2006 et Bertolotti et Coll, 2012. En particulier sur les débats sur la langue, cf. entre autres Niño-Murcia, 1997; Asencio, 2004 et Bertolotti et Coll, 2012.

<sup>10</sup> Cela pourrait se produire, d'autre part, parce que contrairement à ce qui se passe en Argentine, en Uruguay, les peuples autochtones ne sont pas une menace réelle pour le nouvel ordre politique et économique, mais un souvenir. Il suffit de se rappeler les années au cours desquelles l'extermination des communautés indigènes a eu

protagoniste est l'indien Tabaré, Zorrilla de San Martín convertit l'indien *charrúa* en véritable mythe national (De Torres, 2008). En faisant des charrúas un mythe, Zorrilla légitimait les mesures prises par l'État envers cette population, en particulier les agissements des principaux groupes qui contrôlaient la représentation nationale (Piazza, 2011), car en présentant le charrúa comme un « mythe », il en faisait « une réalité appartenant moins au présent qu'au passé, qui devait être vénérée, certes, mais surtout enterrée » (De Torres, 2008 : 87-88). De Torres explique que « Zorrilla a été l'un des grands responsables de cette version de la vocation d'indépendance de l'Uruguay, qui brouillait l'histoire pour introduire une tradition de la différence là où elle n'avait pas existé. Il a ainsi doté la nation d'une geste héroïque de libération qui inaugurerait la galerie des symboles nationaux, une geste qui en outre la distinguait de l'Argentine » (De Torres, 2008 : 85).

Zorrilla de San Martín fut un modèle culturel de l'identité nationale uruguayenne, un de ses agents (Altamirano, 2008). Ses œuvres littéraires — et ses discours publics en général — ont créé un récit national destiné à développer une conscience nationale centrée sur une représentation hispanique du pays (un Uruguay de race blanche, de langue espagnole et de culture occidentale).

#### 4.2. Juan Zorrilla de San Martín et le lien avec l'Espagne et la RAE

Le lien « spirituel » de Zorrilla de San Martín avec l'Espagne est né dès son jeune âge. Fils d'un père espagnol d'origine noble, il a toujours considéré l'Espagne comme sa patrie et a reproduit les armoiries héraldiques familiales dans sa maison de Montevideo. L'admiration et l'adhésion de Zorrilla de San Martín à l'Espagne étaient si extrêmes que, selon Carlos Rama (1982), elle surprenait les Espagnols eux-mêmes. Rama (1982 : 113) cite Valera qui, à propos de *Tabaré*, dit : « le poète, exalté par la ferveur du sang qui court dans ses veines, fait parfois un tel éloge de l'Espagne que lorsqu'il arrive en Espagne, si vieux jeu et déprimée aujourd'hui, qu'il la console et la fait rougir en même temps ». Sa fidélité se manifeste aussi dans quelques échanges épistolaires avec des personnalités espagnoles remarquables comme Unamuno, avec qui il a correspondu entre 1906 et 1912.

En 1885, il fut nommé académicien étranger correspondant de la RAE (RAE, 1885), tout comme d'autres Uruguayens de l'époque, l'écrivain Alejandro Magariños Cervantes et le pédagogue Francisco Berra (Zorrilla de San Martín, 1887). Lorsque des décennies plus tard (1923) l'Académie uruguayenne de la langue espagnole correspondante de l'Académie royale espagnole fut créée sur instruction de la RAE, Zorrilla de San Martín en fut nommé président (Barrios, 2011).

En 1887, le délégué exécutif de l'Union ibéro-américaine, invoquant ses liens avec la RAE, exhorta Zorrilla de San Martín à créer un centre correspondant à Montevideo pour traiter des questions économiques intéressant les deux pays, car « l'union des lettres devait accompagner l'union des intérêts, du commerce, de l'industrie ; faciliter l'échange des produits traditionnels des deux peuples ainsi qu'une protection mutuelle efficace » (Zorrilla de San Martín, 1887).

Cependant, ce n'est qu'en 1891, date à laquelle il se rendit à Madrid en tant que ministre uruguayen, que Zorrilla de San Martín fit son entrée au siège de la RAE. Dans sa réponse au comte de Chestre, directeur de l'Académie qui le priait d'assister pour la première fois aux séances, il afficha son hispanisme démesuré, dans lequel la défense du travail de l'institution normative occupait une place fondamentale:

*[...] comme je crois avoir compris votre intention [celle de la RAE] qui, par la fondation des académies latino-américaines correspondantes, n'a été que de coopérer à*

---

lieu dans chaque pays. La conquête du désert, menée par Julio Argentino Roca, a eu lieu entre 1878 et 1885, tandis que le massacre de Salsipuedes, dirigé par Fructuoso Rivera, a eu lieu en 1831.

*la mise en place de l'union de tous les peuples hispanophones, je juge que je ne peux maintenant rendre un hommage plus agréable à l'oreille bienveillante de cette corporation que celui qui consiste à ratifier, en votre présence, mes manifestations d'amour répétées pour notre langue commune, et les vœux les plus cordiaux d'adhésion et de respect pour cette cause solaire du Verbe Hispanique. [...].*

*J'ai toujours été en Amérique un fervent défenseur de la gloire et de l'autorité de l'Académie espagnole, dans les querelles qui, là-bas comme ici, et comme partout ailleurs, surgissent autour de ces autorités, surtout à notre époque.*

*[...] Je contribuerai, bien que modestement, à contredire l'erreur, généralement commise, de considérer que l'Académie espagnole serait enfermée derrière les murs fissurés d'une routine dépassée, et inaccessible aux pulsions de la vie de notre langue commune. (Zorrilla de San Martín, 1965 [1892]a : 146-147, 149).*

Son travail de diplomate renforça sans doute les liens de son pays avec l'ex-métropole. En tant que représentant de l'Uruguay aux festivités espagnoles du quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique, il participa — comme indiqué plus haut — au Congrès littéraire latino-américain (avec le mémoire *La langue castillane* dans lequel il soulignait l'intérêt qu'il y avait à maintenir l'unité de cette langue ; Zorrilla de San Martín, 1965 [1892]b), mais il assista également au Congrès juridique ibéro-américain. Son discours « *Descubrimiento y conquista del Río de la Plata* » [Découverte et conquête du Río de la Plata] (Zorrilla de San Martín, 1965[1982]c) à l'Ateneo, par lequel il justifiait la conquête et l'imposition de la langue espagnole aux communautés et aux langues indigènes d'Amérique hispanique, lui gagna le titre de spécialiste en histoire. Au siège madrilène de l'Union ibéro-américaine, il souligna « les liens de la foi, du sang et des traditions » entre l'Espagne et ses anciennes colonies (Zorrilla de San Martín 1892a y b). Dans son « *Mensaje de América* » [Message d'Amérique] (discours prononcé après l'inauguration du monument commémoratif de la Découverte devant le Monastère de La Rábida en tant que représentant des délégués latino-américains (Zorrilla de San Martín, 1965 [1892]d) il soulignait la gratitude et la reconnaissance latino-américaines envers l'Espagne. En dépit de leur contenu extraordinairement hispanophile, les discours prononcés à l'Ateneo et à La Rábida furent reproduits cette même année dans *El bien público*, à plusieurs reprises (Zorrilla de San Martín 1892a, b y c).

Ses manifestations d'estime envers tout ce qui vient d'Espagne lui furent bénéfiques puisqu'ils lui valurent sa nomination de Chevalier Grande Croix de l'Ordre d'Isabelle la Catholique et de l'Ordre de Charles III.

#### **4.3. À la recherche d'un consensus : la *nación hispánica* et l'unité de la langue espagnole**

Comme on peut le constater, Zorrilla de San Martín associa son rôle de représentant et de porte-parole de l'identité nationale de l'Uruguay à son affinité idéologique avec l'Espagne et ses politiques culturelles, notamment linguistiques.

Cette position se manifeste par le souci de créer un caractère national sans perte du lien et de l'identité hispaniques. Pour ce faire, Zorrilla de San Martín eut recours à la notion de *nación hispánica* [nation hispanique], par laquelle il défendait les liens de langue et de traditions communes entre l'Espagne et les pays hispaniques américains. Étant donné la place prépondérante occupée par la langue espagnole dans cette représentation, Zorrilla devait également plaider pour la défense de l'unité de la langue et débattre du choix de ceux qui devaient en assurer la gestion.

Dans ses discours, il soutenait que l'indépendance politique des nations latino-américaines n'impliquait pas leur indépendance religieuse, culturelle ou linguistique. À cette fin, il

recourut à une conception de la nation marquée par l'influence de Renan (1987 [1882]), comme il ressort de la citation suivante :

*Je parle de l'entité humaine, de la nation hispanique. Une nation est comme une humanité dans l'humanité, c'est une âme, un principe spirituel qui donne forme à la succession des événements, qui mêle les sangs, qui relie les hommes en faisceaux et les entraîne à travers le temps et l'espace, les terres et les mers ; ce sont des souvenirs hérités, acceptés par un travail collectif, instinctif et perpétuellement renouvelé ; c'est... en bref, je ne sais ce que c'est, Messieurs, je ne veux pas savoir à cet instant comment le définir ; il me suffit de le ressentir intensément, de sentir le souffle d'un grand être collectif qui s'élève au-dessus de tout cela, et qui semble entendre les paroles qui montent de mon cœur, comme si je recueillais l'encens qui s'élève d'une braise ; je sais que, comme ces grands fleuves qui se déversent dans la mer et parcourent de nombreuses lieues sans s'entremêler, les nationalités traversent la mer de l'humanité, ce sont des courants spécifiques sur lesquels le soleil se reflète (Zorrilla de San Martín, 1965 [1892]d: 45).*

Zorrilla de San Martín n'en appelait pas au concept de nation pour légitimer les frontières politiques de l'État-nation uruguayen, mais au contraire y avait recours pour désigner une communauté supra-étatique de culture hispanique ayant l'Espagne pour centre.

Pour lui les liens de la langue, du « sang », de la religion et des traditions unissaient les pays latino-américains à l'Espagne, les faisant participer à une même communauté : « Si par une loi de circonstance on arrive à rompre les liens politiques, on ne pourra jamais briser ceux du sang, de la foi, de la langue, des traditions et gloires que nous avons en commun et constituent notre orgueil avec les autres gloires nationales » (Zorrilla de San Martín de San Martín, 1965 [1892]c : 39; 1892<sup>a</sup> et d).

L'idéologie chrétienne était le fondement sur lequel Zorrilla de San Martín se fondait pour justifier sa position (comme on peut également le voir dans la citation précédente). Il voulait dire que le lien filial de langue, de sang, de religion et de coutumes entre l'Espagne et ses anciennes colonies obéissait à une loi divine, et qu'il était donc impossible d'y renoncer : « On ne peut violer les lois naturelles, qui sont les lois de Dieu ; les républiques hispano-américaines ont encore leur mère sur le continent européen, et, s'il leur faut, comme il leur faudra toujours, un lieu de réunion dans ce monde, celui-ci ne peut être autre que la vieille maison paternelle, cette belle terre espagnole, où elles trouveront leur langue, leur religion, leurs coutumes, leur caractère et leurs aspirations » (Zorrilla de San Martín de San Martín, 1900).

La sauvegarde de la « nation hispanique » était la préoccupation principale de Zorrilla de San Martín. Pour ce faire, il en appela aux clichés traditionnels des discours nationalistes : l'Espagne et l'Amérique étaient unies — et il fallait veiller à ce qu'elles le restent — par la race, la foi, les traditions et la langue commune, une question qui n'empêchait cependant pas l'indépendance de chacun des États qui rejoignait la grande famille hispanique (dont l'Espagne est la « mère patrie » et, les pays hispano américains les enfants) :

*Je crois fermement en l'existence (...) d'une grande nation, ou si vous voulez, d'une grande famille hispanique, qui (...) a, dans la communauté des langues, des religions, des coutumes, des traditions, un élément qui possède une influence semblable à celle qui assure l'activité fonctionnelle de l'organisme humain qui peut, soit agir sur lui-même en se modifiant, et constituer cette force, ou ce dynamisme, ou peu importe comment vous voulez la nommer, qui réduit une pluralité originale à une unité sociologique, sans diminuer la personnalité propre des unités libres qui la composent (Zorrilla de San Martín de San Martín, 1992 [1893] : 52).*

Pour Zorrilla de San Martín, la langue commune jouait un rôle particulièrement important dans le maintien de l'identité hispanique. En tant que véhicule de la foi et des traditions espagnoles, la nation hispanique, « l'esprit espagnol » se trouvaient dans la langue espagnole elle-même. En d'autres termes, la nation hispanique était un *principe spirituel* (Renan, 1882 [1987]) dont le centre était la langue : « La langue est, pour un peuple, ce qu'est le sang pour un organisme ; de même que ce dernier définit la constitution de l'homme, c'est elle qui définit le tempérament d'une nation, ses tendances, son caractère » ; « avec la langue, [l'Espagne a aussi légué à l'Amérique hispanique] l'esprit espagnol qui le forme et le vivifie » (Zorrilla de San Martín de San Martín, 1965b [1892] : 84)<sup>11</sup>.

Dans la mesure où l'espagnol est présenté comme étant un lien avec l'Espagne dans le but de perpétuer une identité hispanique commune, se pose la question du modèle linguistique de référence. En d'autres termes, comment rendre la défense de l'unité de la langue espagnole compatible avec l'indépendance politique de l'Uruguay.

À ce propos, Zorrilla de San Martín en appelait à l'autorité reconnue de Bello pour dire « qu'il ne faut pas confondre unité et purisme superstitieux » (Zorrilla de San Martín de San Martín 1965b [1892] : 99) et soulignait que les « intégrations » au langage commun doivent se faire « sans altérer son génie ni rompre son unité scientifique » (Zorrilla de San Martín de San Martín 1965b [1892] : 99) (*op.cit.* : 100).

Par souci de compromis, il proposait d'admettre des innovations lexicales qui ne remettaient pas en cause la structure du langage : la syntaxe, responsable de son unité.

*Dans ces conditions, comment la langue castillane, une fois établie en Amérique, pourrait-elle ne pas subir l'influence des nouvelles formes sociales et culturelles qui s'y sont développées ?*

*En Amérique, les langues et dialectes de nos indigènes y ont laissé leurs profonds vestiges ; les noms vernaculaires de la faune et de la flore indigènes se sont implantés, non seulement dans la langue populaire, mais aussi dans le vocabulaire scientifique ; les travaux de la terre, par exemple, totalement différents de ceux d'Europe, ont exigé des outils particuliers, des appareils inconnus, des pratiques spécifiques qui, pour être nommées, ont réclamé la création de mots nouveaux : le tropero pour le pastor [berger], menant sur de grandes distances nos innombrables troupeaux ; le chacarero, agriculteur habitant du ranch isolé, car là-bas le village n'existe pas ; le gaucho le quasi nomade de nos pampas ou de nos collines ; le vaillant soldat de nos combats qui, avec son poncho flottant au vent, son lazo [lasso] et ses boleadoras sur la croupe de son inséparable ami, traversait les plaines ou ses cuchillas [collines] ou, avec la pointe des ciseaux à tondre emmanché dans une tacuara ou roseau américain en guise de lance, tous les travaux, tous ces personnages, et tant d'autres comme eux si pleins de caractère, il a bien fallu créer pour les désigner de nouveaux mots irremplaçables. Ceux-ci, loin d'altérer la langue, l'enrichissent, parce qu'ils y ajoutent, non pas de nouveaux termes barbares, de ceux qui, comme les mauvaises herbes, se développent au détriment des mots utiles du castillan de pure souche qu'ils tuent et remplacent, mais une mine précieuse de mots à étymologie rationnelle, interprètes d'idées, de sentiments, de besoins et d'objets nouveaux.*

*Tout cela peut et doit être incorporé au flux de la langue commune sans en altérer le génie ni en briser l'unité scientifique, mais au contraire en y introduisant une variété pittoresque et suggestive.*

<sup>11</sup> Le discours de la « nation hispanique », de « l'esprit espagnol » qui se cristallise dans la langue castillane s'inscrit dans la tradition du romantisme allemand de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et reprend ensuite la conception de la nation d'auteurs tels que Herder (1744-1803) et Humboldt (1767-1835) qui ont compris que cette langue était l'esprit de la nation (Menze, 2003 ; Hobsbawm, 1992).

*On doit aussi, et pour les mêmes raisons, se prononcer en faveur de l'intégration dans le vocabulaire de mots et de locutions d'autres langues cultivées modernes. Leur influence sur notre langue commune peut lui être bénéfique, mais aussi lui être nuisible : bénéfique, quand elle enrichit son lexique de nouveaux mots nécessaires ou utiles (...); très nuisible, quand, non seulement elle chasse ces mots, mais aussi qu'elle y introduit des sons et des signes graphiques contraires au génie de la langue, allant jusqu'à affecter les capacités organiques de ceux qui la parlent, et surtout en s'en prenant à la structure syntaxique, qui est l'âme du langage, en y introduisant le germe de la corruption et de la mort (op. cit. : 99-100).*

Bien qu'il s'agisse d'une position apparemment équilibrée et en harmonie avec la fonction d'académicien correspondant de la RAE de Zorrilla de San Martín, elle place les variétés américaines dans une position subsidiaire par rapport aux variétés péninsulaires, dans la mesure où elles ne fournissent que des mots « interprètes d'idées, de sentiments, de besoins et d'objets nouveaux » (*op. cit.*), c'est-à-dire, des américanismes. Comme le souligne Caballero (1985 : 122), « ce discours permet de résoudre l'ancienne dichotomie entre péninsulaires et créoles en l'intégrant à un américanisme de fabrication hispanique ».

Quant à l'intégration en espagnol de mots issus d'autres langues européennes, Zorrilla de San Martín était particulièrement préoccupé par l'influence de la littérature et de la langue françaises sur la langue et la littérature espagnoles, non seulement dans la syntaxe mais aussi dans le lexique :

*Nous regrettons de voir abandonner une belle expression au profit d'un gallicisme insipide et médiocre ; de voir, par la plus stupide hispanophobie, remplacer une tournure majestueuse et expressive du divin Calderón par une expression faible et alambiquée qui fleure le musc ou le patchouli ; de voir que cette vigueur, cette énergie virile du langage du romancero ou des auteurs du siècle d'or où le monde a puisé son inspiration pendant deux siècles, est remplacée par une collection de gallicismes dans les mains de ceux qui renient les gloires littéraires de la patrie sans les connaître, et sans même soupçonner ce qu'est la langue castillane, peut-être la seule à ne pas perdre la force imprécatrice d'un héros chevaleresque, ni la fermeté d'un martyr face à l'anathème, ni les ailes de la prière d'une vierge (Zorrilla de San Martín de San Martín, 1884a).*

Zorrilla de San Martín considérait l'espagnol comme le moule de la littérature hispanique, l'instrument qui l'exprimait. Il présentait comme idéal de langue le castillan et la littérature du « siècle d'or », de « Calderón », du « romancero ». C'est la raison pour laquelle il s'en prenait à ses contemporains qui le « répudiaient » et voyaient dans l'intégration de gallicismes et de tournures françaises la source du renouveau linguistique et littéraire nécessaire à la création d'une nouvelle conception de la littérature.

La position de Zorrilla de San Martín impliquait la question de savoir qui pouvait réaliser et gérer les transformations dans la langue, c'est-à-dire qui avait autorité pour la prendre en charge et en quoi résidait cette légitimité.

À cet égard, il concédait les innovations lexicales au « peuple » et aux « dialectes populaires », mais réservait la tâche de contrôler leur gestion à l'élite lettrée des écrivains et des linguistes — aussi bien américains qu'espagnols — à laquelle il appartenait lui-même. Ce sont eux qui faisaient un « usage cohérent et scientifique, réfléchi et noble » du langage, et étaient donc en mesure de mettre en norme les innovations :

C'est donc toujours le peuple qui a fourni et fournira la matière première, si je puis dire, pour la construction et le développement des langues littéraires ; mais pour que celles-ci en assument la forme, cessant d'être des dialectes informels et sans continuité, elles doivent être fixées, organisées et utilisées, non plus par le peuple seul, mais par les Livius et les Andronicus, les Caton et les Lucrèce, par les Scipion, les Hortensius et les Cicéron (Zorrilla de San Martín, 1965 [1892]b : 98).

On ne peut affirmer que l'utilisation de cette langue au sein d'un petit cercle, dans la conversation familière, même dans la presse périodique, à laquelle le tourbillon du travail quotidien ne permet pas les soins et les corrections nécessaires, doit se substituer à l'usage conséquent et scientifique, réfléchi et noble des Cervantès, Granada, Quevedo, Solís, Jovellanos, Lista, Bello, Heredia, Valera, Menéndez et Pelayo, Pereda, Caro, Cuervo, Pardo et Aliaga, Tamayo et Baus, Bécquer, Fernández Guerra, Núñez de Arce et de tant d'autres qui, en Espagne comme en Amérique, témoignent non seulement de la splendeur et de la gloire de la langue espagnole, mais aussi de son avancement et de ses modifications progressives, de ses frémissements au cours du temps, de son énergie assimilatrice, en un mot de la réconciliation du mouvement avec l'ordre, de l'usage avec la logique, du développement avec la vie (*op. cit.*: 103).

Qui qu'il en soit, pour Zorrilla de San Martín, ces intellectuels se devaient d'accomplir leur travail sous le regard attentif et l'autorité de la RAE, car si l'Espagne était la « mère patrie », l'Académie était la maison paternelle de tous les hispanophones. Il expliquait : « une conviction profonde s'est enracinée dans mon esprit sur la nécessité et l'utilité, commune aux Espagnols et aux Américains, de l'existence de l'autorité de cette Académie ; sur la commodité rationnelle que, puisque toute la famille hispanique doit avoir une maison paternelle, ce soit cette maison solaire et robuste qui a tant de titres à l'être » (Zorrilla de San Martín, 1965 [1892]a : 147).

Les discours de Zorrilla de San Martín traduisent une manière de penser les identités nationales hispano-américaines de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle sur la base exclusive de l'héritage culturel espagnol. Sa stratégie était de reconnaître l'existence d'une communauté supra-étatique ayant son centre en Espagne et englobant les différentes communautés nationales hispano-américaines, communauté dont la préservation était foncièrement liée à la défense de l'unité de la langue espagnole. Cette tâche devait être confiée à l'élite juridique qui, en collaboration avec l'Académie, serait chargée d'orienter les usages linguistiques populaires.

## 5. Références bibliographiques

- Alfón, Fernando, 2011, *La querrela de la lengua en Argentina (1828-1928)*, La Plata: Universidad Nacional de la Plata. Tesis doctoral.
- Altamirano, Carlos, 2008, "Introducción general", En: C. Altamirano (dir.) *Historia de los intelectuales en América Latina. Volumen I: La ciudad letrada, de la conquista al modernismo*, Madrid: Katz, pp. 9-28.
- Ardao, Arturo, 1971, *Etapas de la inteligencia uruguaya*, Montevideo: Universidad de la República.
- Arnoux, Elvira Narvaja de, 2008, *Los discursos sobre la nación y el lenguaje en la formación del Estado (Chile, 1842-1862)*, Estudio glotopolítico, Buenos Aires: Santiago Arcos Editor.
- Asencio, Pilar, 2004, "Una frontera sociolingüística en el Uruguay del siglo XIX: lengua española e identidad nacional", *Spanish in Context*: 1, 2, pp. 215-240.
- Barrios, Graciela, 2011, "La regulación política de la diversidad: academias de lenguas y prescripción idiomática", En: S. Senz Bueno y M. Alberte (eds.), *El dardo en la Academia. Esencia y vigencia de las Academias de la lengua española. Vol I*, Barcelona: Melusina, pp. 591-619.
- Behares, Luis, 1984, *Planificación lingüística y educación en la frontera uruguaya con Brasil*, Montevideo: Instituto Interamericano del Niño.

- Behares, Luis, 2007, "Portugués del Uruguay y educación fronteriza", En: C. Brovotto, N. Brian y J. Geymonat (eds.) *Portugués del Uruguay y educación bilingüe*, Montevideo: Administración Nacional de Educación Pública, pp. 99-171.
- Bernábeu, Salvador, 1987, *1892: El IV Centenario del Descubrimiento de América en España: coyuntura y conmemoraciones*, Madrid: CSIC, Centro de Estudios Históricos, Departamento de Historia de América.
- Bertolotti, Virginia y Magdalena Coll, 2012, "Reflexiones sobre la lengua en América", En: A. Zamorano (coord. y ed.), *Reflexión lingüística y lengua en la España del siglo XIX: marcos, panoramas y nuevas aportaciones*, München: Lincom, pp. 443-466.
- Blanco, Mercedes, 1991, *Lenguaje e identidad. Actitudes lingüísticas en la Argentina. 1880-1960*, Bahía Blanca: Universidad Nacional del Sur.
- Blommaert, Jan, 1999, "The debate is open", En: J. Blommaert (ed.), *Language Ideological Debates*, Berlín-Nueva York: Mouton de Gruyter, pp. 1-38.
- Bourdieu, Pierre, 2001, *¿Qué significa hablar? Economía de los intercambios lingüísticos*, Madrid: Akal.
- Bourdieu, Pierre, 2002, *Campo de poder, campo intelectual. Itinerario de un concepto*, Buenos Aires: Montessor.
- Caballero, Milagros, 1985, "Juan Zorrilla de San Martín en la encrucijada del IV Centenario del Descubrimiento de América", En: *Andalucía y América en el siglo XIX. Actas de las V Jornadas de Andalucía y América*, Sevilla: Universidad Hispanoamericana Santa María de la Rábida-CSIC, pp. 104-125.
- Caetano, Gerardo, 1992, "Identidad nacional e imaginario colectivo en Uruguay. La síntesis perdurable del Centenario", En: H. Achugar y G. Caetano (comps.), *Identidad uruguaya: ¿mito, crisis o afirmación?*, Montevideo: Trilce, pp. 75-96.
- Caetano, Gerardo y José Rilla, 1994, *Historia contemporánea del Uruguay. De la Colonia al Mercosur*, Montevideo: CLAEH-Fin de Siglo.
- Caetano, Gerardo, Roger Geymonat y Alejandro Sánchez, 2000, "Dios y Patria. Iglesia Católica, nación y nacionalismo en el Uruguay del Centenario", En: G. Caetano (dir.) *Los uruguayos del Centenario. Nación, ciudadanía, religión y educación, 1910-1930*, Montevideo: Santillana, pp. 17-66.
- Clavería, Gloria, 2003, "La Real Academia Española a finales del siglo XIX el "Diccionario de la Lengua Castellana" de 1899 (13.ª edición)", *Boletín de la Real Academia Española*: 83, 288, pp. 255-336.
- De la Torre, Mariela, 2014, "Las ideas lingüísticas de Ricardo Palma en sus dos obras lexicográficas: Neologismos y americanismos y Papeletas lexicográficas", *Boletín Hispánico Helvético*, 23, pp. 165-194.
- De Torres, María Inés, 2008, *La guerra de las palabras: escritura y política en el Río de la Plata*, Montevideo: Banda Oriental.
- Del Valle, José y Luis Gabriel-Stheeman, 2004, "Nacionalismo, hispanismo y cultura monoglósica", En: J. Del Valle y L. Gabriel-Stheeman (eds.) *La batalla del idioma. La intelectualidad hispánica ante la lengua*, Madrid-Frankfurt: Iberoamericana-Vervuert, pp. 15-33.
- Ennis, Juan Antonio, 2012, "Miguel Antonio Caro, la lengua y la ley", *Rasal*, 1, pp. 27-39
- Gallardo, Antonio, 1978, "Hacia una teoría del idioma estándar", *Revista de Lingüística Teórica y Aplicada*, 16, pp. 85-119.
- Hobsbawm, Eric, 1992, *Naciones y nacionalismo desde 1780*, Barcelona: Crítica.
- Lauxar, 1955, *Juan Zorrilla de San Martín*, Montevideo: La Casa del Estudiante.
- Menza, Clemens, 2003, "Carácter nacional y lengua según Wilhelm von Humboldt", *Introducción a los estudios vascos*: 48, 1, pp. 33-49.
- Nahum, Benjamín, 1994, *Manual de historia del Uruguay*, Montevideo: Banda Oriental.

- Niño-Murcia, Mercedes, 1997, “Ideología lingüística hispanoamericana en el siglo XIX: Chile (1840-1880)”, *Hispanic Linguistics*, 9, 1, pp. 100-142.
- Oroño, Mariela, 2016a, “La polémica sobre acentuación ortográfica entre Carlos Martínez Vigil y Fidelis del Solar”, *Nueva Revista del Pacífico*, 64, pp. 67-96.
- Oroño, Mariela, 2016b, *El lenguaje en la construcción de la identidad nacional. Los libros escolares de lectura de Vásquez Acevedo, Figueira y Abadie- Zarrilli*, Montevideo: Tradinco.
- Oroño, Mariela, 2016c, “La escuela en la construcción de las fronteras culturales y lingüísticas en el Uruguay de fines del siglo XIX”, *Páginas de educación*, 9, 1, pp. 137-167.
- Oroño, Mariela, 2018, “La lengua en la construcción de la identidad nacional uruguaya en Juan Zorrilla de San Martín: la nación hispánica y la nación subtropical atlántica”, *Boletín de Filología*, LIII, 1, pp. 169-194.
- Oroño, Mariela, 2018, “La conciencia política a través de la lengua: los comentarios de Carlos Martínez Vigil a Neologismos y americanismos (1895) de Ricardo Palma”, *Lingüística*, 34, 2, pp. 33-49.
- Palma, Ricardo, [1895] 2010, *Neologismos y americanismos*, Colección Biblioteca virtual universal, Buenos Aires: Del Cardo, Disponible en [www.biblioteca.org.ar](http://www.biblioteca.org.ar).
- Perales, Alicia, 2000, *Las asociaciones literarias mexicanas*, México: Universidad Nacional Autónoma de México.
- Pérez Petit, Víctor, 1918, *Rodó. Su vida, su obra*, Montevideo: Imprenta Latina.
- Piazza, Eduardo, 2011, “En busca de la nación”, *Encuentros Uruguayos*, IV, 4, Disponible en [www.encuru.fhuce.edu.uy/](http://www.encuru.fhuce.edu.uy/).
- Rama, Ángel, 1998, *La ciudad letrada*, Montevideo: Arca.
- Rama, Carlos, 1982, *Historia de las relaciones culturales entre España y América Latina. Siglo XIX*, México: Fondo de Cultura Económica.
- Ramírez, Mercedes, 2001, “Juan Zorrilla de San Martín”, En: Nuevo Diccionario de Literatura Uruguaya, Montevideo: Banda Oriental, pp. 326-328.
- Real Academia Española, 1885, *Carta a Juan Zorrilla de San Martín nombrándolo académico correspondiente. 16 de octubre de 1885*. Montevideo: Archivo literario de la Biblioteca Nacional.
- Renan, Ernest, 1987 [1882], “¿Qué es una nación?”, En: Ernest Renan, *Cartas a Strauss*, Madrid: Alianza Editorial, pp. 55-86.
- Rizzo, María Florencia, 2016, “Los congresos de la lengua española: configuración de una matriz discursiva”, *Anclajes XX*: 3, pp. 59-75.
- Rocca, Pablo, 2000, “Los destinos de la nación. El imaginario nacionalista en la escritura de Juan Zorrilla de San Martín, Eduardo Acevedo Díaz y su época”, En: H. Achugar y M. Moraña (eds.), *Uruguay: imaginarios culturales. Volumen I: Desde las huellas indígenas a la modernidad*, Montevideo: Trilce, pp. 241-258.
- Rocca, Pablo, 2003, *Poesía y política en el siglo XIX (Un problema de fronteras)*, Montevideo: Banda Oriental.
- Sansón, Tomás, 2006, “La Historia y los historiadores rioplatenses del siglo XIX”, En: Dante Turcatti y Tomás Sansón, *Ensayos de historiografía latinoamericana y rioplatense*, Montevideo: Universidad de la República, FHCE, pp. 133-200.
- Süselbeck, Kirsten, 2014, “Las Academias Correspondientes de la Lengua en la Hispanoamérica del siglo XIX”, En: S. Carreras y K. Carrillo Zeiter (eds.), *Las ciencias en la formación de las naciones americanas*, Madrid-Frankfurt: Iberoamericana- Vervuert, pp. 271-294.

- Universidad Nacional de Andalucía, 2013, *Repositorio abierto: Fondo Histórico Digital de La Rábida*, Unión Ibero-Americana, Disponible en <http://dspace.unia.es/handle/10334/2067>.
- Vázquez, Graciana, 2008, “La lengua española, ¿herencia cultural o proyecto políticoeconómico? Debates en el Congreso Literario Hispanoamericano de 1892”, *Signos*: 4, 66, pp. 81-106.
- Zorrilla de San Martín, Juan, 1965 [1892]a, “En la Real Academia Española”, En: *Conferencias y discursos. Tomo I*, Montevideo: Ministerio de Instrucción Pública y Previsión Social, pp. 145-153.
- Zorrilla de San Martín, Juan, 1965 [1892]b, “La lengua castellana”, En: *Conferencias y discursos. 1855-1931. Tomo I*, Montevideo: Bertrán y Castro, pp. 79-103.
- Zorrilla de San Martín, Juan, 1965 [1892]c, “Descubrimiento y conquista del Río de la Plata”, En: *Conferencias y discursos. Tomo I*, Montevideo: Ministerio de Instrucción Pública y Previsión Social, pp. 3-40.
- Zorrilla de San Martín, Juan, 1965 [1892]d, “El mensaje de América”, En: *Conferencias y discursos. Tomo I*, Montevideo: Ministerio de Instrucción Pública y Previsión Social, pp. 41-52.
- Zorrilla de San Martín, Juan, 1992 [1893], “Congreso Pedagógico”, En: A. Palomeque (recop.), *Personalidades que han contribuido a la consolidación de la cultura y las estructuras educacionales*, Montevideo: Cámara de Representantes, pp. 45- 56.
- Zorrilla de San Martín, Juan, 1884<sup>a</sup>, “Rafael Calvo”, *El bien público*, 27 de enero de 1884.
- Zorrilla de San Martín, Juan, 1892a, “Discurso pronunciado en la Unión Ibero-Americana”, *El bien público*, 9 de julio de 1892.
- Zorrilla de San Martín, Juan, 1892b, “El cerebro y el corazón”, *El bien público*, 17 de setiembre de 1892.
- Zorrilla de San Martín, Juan, 1892c, “Discurso pronunciado en La Rábida”, *El bien público*, 10 de noviembre de 1892.
- Zorrilla de San Martín, Juan, 1892d, “El cerebro y el corazón”, *El bien público*, 17 de setiembre de 1892.
- Zorrilla de San Martín, Juan, 1900, “La madre patria”, *El bien público*, 6 de abril de 1900.
- Zorrilla de San Martín, Juan, 1887, “La Unión Ibero-Americana”, *El bien público*, 7 de octubre de 1887.
- Zum Felde, Alberto, 1967, *Proceso intelectual del Uruguay*, Montevideo: Ediciones del Nuevo Mundo.

# GLOTTOPOL

Revue de sociolinguistique en ligne

**Comité de rédaction** : Michaël Abecassis, Salih Akin, Sophie Babault, Claude Caitucoli, Véronique Castellotti, Régine Delamotte, Robert Fournier, Stéphanie Galligani, Emmanuelle Huver, Normand Labrie, Foued Laroussi, Benoit Leblanc, Fabienne Leconte, Gudrun Ledegen, Danièle Moore, Clara Mortamet, Alioune Ndao, Isabelle Pierozak, Gisèle Prignitz.

**Rédactrice en chef** : Clara Mortamet.

**Comité scientifique** : Claudine Bavoux, Michel Beniamino, Jacqueline Billiez, Philippe Blanchet, Pierre Bouchard, Ahmed Boukous, Pierre Dumont, Jean-Michel Eloy, Françoise Gadet, Monica Heller, Caroline Juilliard, Jean-Marie Klinkenberg, Jean Le Du, Marinette Matthey, Jacques Maurais, Marie-Louise Moreau, Robert Nicolai, Didier de Robillard, Paul Siblot, Claude Truchot, Daniel Véronique.

**Comité de lecture pour ce numéro** : Céline Alcade (Université de Montpellier), Carmen Alen Garabato (Université de Montpellier), Philippe Blanchet (Université de Rennes), Henri Boyer (Université de Montpellier), Alberto Bruzos (Université de Princeton), Barbara Cifuentes (ENAH, Mexico), James Costa (Université Paris 3), Juan Ennis, Juan Manuel Espinosa (Instituto Caro y Cuervo), Carlos Alberto Faraco (Brasil), Patricia Lambert (ENS Lyon), Monica Heller (Université de Toronto), Henrique Monteagudo (Université Santiago de Compostele), Benedicte Pivot (Université de Montpellier), Darío Rojas (Université Chile), Mariana Steiner (Université de Fribourg).

Laboratoire Dylis – Université de Rouen  
<http://glottopol.univ-rouen.fr>

ISSN : 1769-7425

GLOTTOPOL – n°32 – juillet 2019  
<http://glottopol.univ-rouen.fr>